

royées dans un coin du champ pour former la base d'un compost pour la prochaine récolte de racines. Chez nos meilleurs cultivateurs, la culture est si parfaite que cette partie de l'opération est rarement requise, car la pratique très recommandable d'extirper avec la bêche à dents le chiendent des chaumes immédiatement après la récolte est de plus en plus suivie. Cette opération ne coûte qu'une bagatelle et assure un succès certain. Un brin de chiendent, si on l'attaque aussitôt après que la récolte est enlevée, est facilement extirpé du sol avec la bêche à dents; mais si on le soulève avec le bouleverseur et qu'on le mette en pièces avec la herse, il sera disséminé sur la moitié du champ et deviendra difficile à enlever. Cependant, dans cette province où la bonne main-d'œuvre sur la ferme est si rare et si chère, le bouleverseur est l'instrument qui coûte le moins cher à employer s'il n'est pas le plus efficace. Le soleil est très brûlant quelquefois pendant les mois d'août et de septembre et j'ai souvent remarqué que le chiendent et d'autres mauvaises herbes ont été si complètement desséchés par une exposition de deux jours à l'air pendant ces mois que tout danger de les voir croître de nouveau était éloigné.

Après s'être débarrassé ainsi des mauvaises herbes, on procède à faire le labour d'automne. Lorsque la terre a été bien cultivée et n'est pas absolument étrangère au tombereau à fumier on peut donner à ce labour toute la profondeur à laquelle les chevaux peuvent tirer la charrue. Je ne voudrais pas en règle générale ramener du fond de l'ancien labour à la surface plus qu'un ou au plus deux pouces de terre non encore engraisée. Mais nous ne devons pas oublier l'énorme pouvoir pulvérisant qu'exerce notre gelée canadienne sur une raie de labour bien tirée. La descente de quelques parties des fumures antérieures dans le sous-sol en mitige la crudité de manière à le rendre moins hostile à la pénétration des racines filamenteuses de la future récolte, surtout si l'on prend en considération la forte fumure qu'il faut donner si l'on veut obtenir une récolte de mangel rémunérative. De fait si j'avais à poser un principe aussi dangereux qu'une loi absolue pour faire le labour, je dirais : labourez toujours profondément à l'automne pour une récolte de racines, mais ne défoncez jamais plus bas que le vieux labour pour les céréales ou les plantes légumineuses.

Sur la terre très pesante non sujette aux inondations du printemps, j'incline à croire que le système le plus facile pour cultiver les mangels, est d'enterrer le fumier à l'automne sous un labour et de semer la graine au printemps à plat sur la surface de ce labour. J'ai essayé cela et je m'en suis bien trouvé. Cela simplifie beaucoup la chose, et débarrasse de la moitié de l'ouvrage à la saison de l'année où l'on est le plus pressé. La seule objection que je vois à cette méthode, est la difficulté de trouver assez de fumier au temps de la préparation. Cette difficulté peut être surmontée dans le voisinage des villes ou des grands villages, mais dans les "endroits isolés" je ne vois aucun autre moyen d'y faire face qu'en gardant le fumier de l'hiver précédent en un tas aplati recouvert de 15 à 20 pouces de terre.

J'ai vu, il y a plusieurs années à Butleigh, dans le Somersetshire, en Angleterre, une récolte de mangel des plus merveilleuses, sur un sol très rébarbatif, composé d'argile jaune très pesante à sous-sol de lias. Autant que je peux m'en rappeler voici quel était le système suivi par M. Gray, l'intendant de l'honorable et révérend Neville Grenville : Il nettoyait la terre en septembre, et lui donnait un labour de dix pouces immédiatement après, au moyen du bouleverseur et de la herse, il mettait ensuite la terre dans la condition voulue pour y pratiquer au moyen de la charrue des billons espacés de vingt-sept pouces; il appliquait vingt tonnes de fumier par acre, et il recouvrait ce fumier en fendant les billons suivant la méthode ordinaire, et la terre restait dans

cet état jusqu'au printemps. Comme il y avait une raie ou verte entre chaque billon et son voisin, le terrain ne retenait pas une goutte d'eau, et à l'ouverture de la saison suivante, le sol était absolument sec et très pulvérisé. En avril, une bonne quantité de graines de mauvaises herbes, telles que la moutarde sauvage (*cadluck*), le mouron, et autres plantes annuelles germaient; il les détruisait avec la herse dont il faisait passer une dent le long des billons qu'il reformait ensuite tels qu'ils devaient être avec la charrue à deux oreilles, prenant bien soin en faisant ce travail, de ne pas toucher à la terre tant qu'elle n'était pas absolument sèche, et de ne pas ramener la terre plus grossière du fond sur le sommet des billons. Tout était alors prêt pour l'ensemencement qui se faisait d'une manière toute particulière inventée par M. Gray lui-même: on passait un léger rouleau sur les billons pour les aplatir un peu; un homme armé d'un assez gros plantoir faisait un trou assez profond pour atteindre le fumier, à tous les pieds; un jeune garçon y versait environ un demiard d'engrais mêlé, et une fille passant en dernier lieu, couvrait l'engrais d'une poignée de terre, puis semait trois ou quatre graines et les recouvrait d'environ un demi-pouce de terre. Le rouleau terminait l'opération. L'engrais mêlé était composé de guano, de superphosphate et de bon terreau de jardin; mais, connaissant mieux aujourd'hui, nous laisserions de côté le superphosphate. Sur les vingt acres ainsi traités, la récolte fut de trente sept tonnes à l'acre de bonnes racines, avec environ six tonnes de feuilles, qui furent alors enterrées sur le champ par un labour, mais qu'on mettrait maintenant en silo.

M. Drummond, de la Petite-Côte, à Montréal, sème toutes ses graines de mangel au plantoir, mais n'ajoute pas d'engrais mêlé dans les trous. Je n'ai pas besoin de dire qu'il a de bonnes récoltes, mais, dans mon opinion, il met un trop grand nombre de graines par trou. En effet, la dernière fois que j'ai vu sa récolte, les plantes qui étaient à peu près bonnes à sarcler, paraissaient fortes et mêlées, et les jeunes garçons ont dû être bien soigneux en éclaircissant, s'ils n'ont pas laissé de mangels. Chaque graine fraîche de mangel contient au moins deux et quelquefois quatre germes; il s'en suit que trois ou quatre graines par trou sont tout à fait suffisantes. Pour ma part, j'avouerai que je préfère un rang non interrompu à un semis fait ainsi par intervalles.

En semant à plat au printemps, sur un terrain dans lequel le fumier a été labouré l'automne, on n'a qu'à bien herser jusqu'à ce que les mauvaises herbes annuelles soient détruites, puis à semer la graine en rangs espacés de deux pieds avec le semoir de Matthews ou de Planet, Jr. Je recommande à ceux qui suivent ce système, et qui ont affaire à de la terre pesante de ne pas faire leurs planches trop larges; douze pieds sont tout à fait suffisants, et permettent de mettre quatre rangs de mangels par planche, les deux rangs extérieurs devant être à un pied de la raie, ce qui fait que la récolte se trouve en rangs espacés de deux pieds d'un bout à l'autre du champ. Il faut avoir bien soin de faire de nombreuses raies d'égout en travers, pour s'épargner du travail au printemps, surtout si le champ est en pente.

*Préparation du printemps.*— Ceci est, comme de raison, la manière ordinaire de semer les mangels, la terre étant rarement parfaitement nettoyée à l'automne, et la quantité suffisante de fumier étant alors difficile à se procurer. On peut ou faire un labour de travers sur le labour d'automne ou passer le bouleverseur; je préfère herser d'abord sur le long et sur le travers, puis labourer sur le travers, et enfin passer le bouleverseur en dernier lieu; puis, si votre terre est en bonne condition, vous n'aurez plus besoin d'autre instrument que la herse, et peut-être le rouleau pour la mettre comme elle doit être pour qu'on y fasse les billons. Il faut faire le labour de travers de la même profondeur que le labour d'automne, et la charrue n'en ira que mieux si elle lève un demi-pouce du sous-sol; mais plus que cela serait